

## Articles recensions

Donald Carson, *La prière renouvelée*, coll. « Sel & Lumière », Cléon d'Andran, Excelsis, 2005, 268 p.

Quel est le besoin le plus pressant de l'Église dans notre Occident moderne ? Pour Donald Carson, c'est une connaissance approfondie de Dieu, dont la prière « spirituelle, persévérante, biblique » (p. 15) est l'une des marques distinctives. « Ce qu'un homme est quand il est seul à genoux devant Dieu, c'est ce qu'il est réellement, ni plus ni moins. » (Robert Murray M'Cheyne, cité p. 15).

Carson propose dans cet ouvrage un parcours à l'école des prières de l'apôtre Paul. Sa démarche vise le renouvellement de notre prière, dans sa pratique, son contenu, sa théologie. L'auteur s'implique lui-même dans le dialogue avec les textes bibliques, ce qui donne une grande authenticité à son propos. Il confesse sa dette par rapport aux conseils et aux valeurs de ses aînés, et nous entraîne, bien que se considérant lui-même comme un « mauvais élève » (p. 19) – on en souhaiterait beaucoup dans son genre ! – à nous découvrir à notre tour redevables, tant pour le contenu que pour le souffle authentiquement spirituel qui parcourt tout l'ouvrage. Car la théologie est ici portée par la vie, l'enseignement fécondé par la Parole et la pratique. Si l'ouvrage parle par ses axes principaux, il édifie aussi par une multitude de notations semées au fil du propos, comme autant de fruits d'une pensée nourrie d'expérience, et toujours en mouvement.

Dès le premier chapitre, le lecteur sait que la réflexion qui lui est proposée est en prise avec les réalités les plus concrètes de la prière. Avec le doigté et la liberté que permet l'implication personnelle, Carson développe quelques leçons qu'il a apprises lui-même. Avec réalisme, il parle du besoin de planifier des temps de prière (p. 19-20), et de veiller au vagabondage de nos pensées (p. 20-23). Il propose aussi de chercher un bon partenaire de prière, tout en reconnaissant l'intimité qu'implique ce type de partage, et les vigilances à respecter en termes d'intégrité et de discrétion (p. 23-26). La dimension fraternelle est aussi conviée

par la suggestion de nous mettre à l'école de personnes pouvant nous servir de modèles de prière, et d'aller jusqu'à « étudier leur contenu et leur ferveur », mais en veillant à ne pas singer leur langage (p. 26-28). Carson insiste aussi sur la valeur pédagogique des prières publiques (p. 36-38) – Spurgeon se réservait toujours la prière pastorale, par conviction de sa portée d'édification et d'encouragement (p. 37). Pour l'intercession, l'auteur recommande l'usage de listes de prières, et nous montre, par son exemple personnel, comment cette pratique peut allier régularité et renouvellement (p. 28-31). Dans toutes ces recommandations, jamais on ne perçoit le moindre légalisme, mais une discipline réaliste et bien ancrée dans ses objectifs. La théologie prend toute sa place dans ces recommandations : dès les premières pages, Carson insiste, face aux dérives possibles, sur l'exigence d'une juste conception de Dieu, à la fois « totalement souverain » et « rien moins que personnel » (p. 30-32) – deux chapitres seront consacrés en fin d'ouvrage à cette question (ch. 9-10). La prière de requête est justifiée, car elle nous rappelle que Dieu est la source de tout bien ; mais la relation filiale est la clé principale de la prière, qui n'est jamais magique, et doit se garder tant du fatalisme que de l'incantation (p. 33-34). Carson souligne qu'entrer dans la volonté de Dieu restera toujours une aventure relationnelle, à vivre avec l'aide du Saint-Esprit (p. 34-35). Enfin, il insiste fort utilement sur le fait qu'il faut du temps de prière pour entrer dans un esprit de prière. Les traducteurs ont rendu sa pensée par l'expression : « Priez jusqu'à ce que vous priiez » (p. 38) ; peut-être serait-il préférable de dire : « Priez jusqu'à ce que vous ayez prié », ou, plus librement, « jusqu'à ce que vous soyez en prière ». Le propos, piquant, de l'auteur mérite ici citation complète : « Si certains doivent apprendre que Dieu ne se laisse pas impressionner par des prières interminables, d'autres seraient avisés de comprendre qu'il ne se laisse pas non plus impressionner par une certaine brièveté qui n'est rien d'autre que de la négligence coupable » (p. 38) – plus loin, il compare ces prières trop brèves à des gamineries, où l'on appuie sur des sonnettes de portes d'entrée avant de s'enfuir en courant (p. 40) ! Ce temps nécessaire à la prière n'est pas pour l'auteur une exigence légaliste, mais vise le moment où « nous prendrons plaisir à la présence de Dieu, où nous nous reposerons dans son amour, où nous chérirons sa volonté » (p. 39).

Les chapitres suivants s'attachent à différentes prières de l'apôtre Paul. Les passages sont commentés librement, selon ce que suggère leur contenu : il arrive que les remarques ne portent pas directement sur le sujet de la prière, mais en fin de course, l'auteur sait toujours revenir à son thème : on avance en boucles

successives plutôt qu'en un propos strictement linéaire, c'est autant d'enrichissements glanés !

Le cadre de la prière, c'est l'Église : les épîtres sont destinées à des communautés, pour lesquelles Paul prie. Carson laisse retentir cette dimension dans tout l'ouvrage : la prière y apparaît comme l'un des lieux privilégiés des relations fraternelles, dans la reconnaissance et le support mutuels (p. 75-85), comme dans le service commun de l'Évangile (p. 62-64). Vue sous cet angle, la prière n'est pas une simple « discipline où exceller », dans un splendide isolement, mais elle s'inscrit et nous inscrit dans la vie du peuple de Dieu. L'intimité avec Dieu ne peut se dissocier des efforts pour nous rapprocher de nos frères, imparfaits comme nous, selon le double commandement de l'amour. « Nous ne devons jamais oublier que, dans l'Église de Dieu, les personnes ne fixent pas le programme, elles sont le programme. » (p. 73).

Mais le cadre de la prière, c'est aussi toute une vision du monde dont l'horizon dépasse la vie présente (p. 48-56). L'appel que Dieu nous a adressé, dans sa grâce, doit orienter notre prière, à l'instar de celles de Paul (2 Th 1.11-12). Leur objet ne devrait donc pas concerner prioritairement notre réussite, notre épanouissement ou notre bonheur personnels, mais elles devraient nous orienter dans la perspective des valeurs éternelles (p. 59-67). C'est aussi profondément conscients de la nécessité permanente de la grâce que nous nous adressons à Dieu : « Nous ne devons pas nous voir comme des êtres généralement indépendants et autosuffisants, qui ont simplement besoin d'une petite intervention d'en haut de temps à autre [...]. Cette conception est à deux doigts de la magie païenne et de l'animisme. » (p. 68).

Quels motifs pour la prière ? Pour Paul, c'est clairement l'implication profonde en faveur des chrétiens et du peuple de Dieu (p. 96). Elle se vit en joie profonde, qui vibre à toute bonne nouvelle concernant la foi de ses frères : il ne fait pas partie de ceux pour qui « seules les mauvaises nouvelles présentent quelque intérêt » (p. 97). Cette reconnaissance, il l'exprime, librement : en disant à ses frères qu'il remercie Dieu pour sa grâce à l'œuvre dans leur vie, il les encourage, tout en les invitant à reconnaître eux-mêmes cette grâce : un exemple à suivre dans l'Église ! (p. 100-101). La prière de Paul pour ses frères est aussi l'occasion de se mettre à disposition en leur faveur : il prie Dieu d'aplanir son chemin vers eux (1 Th 2.10-11). Et Carson de nous inviter prolonger notre prière d'initiatives concrètes (p. 104).

Les descriptions de la pratique de la prière de l'apôtre peuvent sembler écrasantes. Comment comprendre qu'il prie « nuit et jour » ? qu'il « ne cesse » de

prier pour ses frères ? Carson ramène ces expressions à une mesure réaliste : prier « nuit et jour » désigne « les moments qu'il consacre régulièrement à la prière », de jour comme de nuit (p. 103) ; ne pas « cesser de prier » renvoie à ces sujets qui doivent revenir régulièrement dans nos prières, car le besoin en est récurrent : à quoi bon, par exemple, demander à Dieu de nous sanctifier « une fois tous les six mois » ? (p. 113). De belles leçons de réalisme théologique !

Quel contenu donner à nos prières ? Carson nous invite à oser la comparaison de nos prières avec celles de Paul, et propose un test : un écart important pourrait être le signe d'une « paganisation » de notre mentalité (p. 111). Le « modèle de prière » de Colossiens 1.9-14 est avancé comme référence : elle insiste sur la connaissance et la réalisation pleine et entière de la volonté de Dieu. Avec justesse, Carson l'interprète comme la volonté déjà révélée par Dieu dans ses commandements et ses objectifs pour notre vie (p. 116-118). Sagesse et discernement sont nécessaires pour s'y tenir malgré les courants et les modes propres à chaque époque. Et Carson de formuler le vœu que se manifestent des hommes et des femmes qui possèdent une telle connaissance de Dieu, « à la fois fraîche et profonde » (p. 119). Une vie sainte, digne de Jésus : « depuis quand n'avez-vous plus prié ainsi ? », interpelle l'auteur. « N'est-ce pas une prière que nous devrions continuellement faire nôtre ? » (p. 126).

Nous avons aussi toutes sortes d'excuses pour ne pas prier. Carson quitte ici l'étude des prières de Paul pour dresser un inventaire de ces excuses, dans lequel nous retrouvons nos faiblesses et nos complaisances (ch. 7). La réfutation va droit au but, avec droiture et douceur, toujours solidement étayée bibliquement. Le chapitre est à lire et à s'approprier. Il ne faudrait pas hésiter à y revenir, pour s'y confronter. On y relèvera quelques perles : une belle interprétation de « prier au nom de Jésus » (p. 132), une invitation tonique à la persévérance (p. 132-134), la réfutation vigoureuse d'une prière qui se poursuivrait malgré le refus de pardonner (p. 138), la description de nos acceptations de la médiocrité (p. 139). Ce chapitre prépare l'examen de la prière de Paul en faveur des chrétiens de Philippe, où il les invite à tendre vers le « meilleur ». L'auteur se fait ici interpellateur, invitant à considérer cet objectif qualitatif dans tous les domaines de notre vie (p. 147-150). Il rappelle ce critère aux pasteurs et responsables chrétiens, souvent tentés par la surcompensation professionnelle au détriment du ministère de la Parole et de la prière (p. 151-153). Ce « meilleur » est la pleine manifestation du fruit de l'Esprit, dans la perspective du Jour du Christ : l'excellence demandée à l'Église est de vivre, dès maintenant, concrètement, comme un « avant poste du ciel » (p. 155). Avec des accents revivalistes, Carson nous incite

à prier dans ce sens, dans la confiance en la souveraineté et la compassion de Dieu : « qui sait ce qu'il pourrait faire en réponse à ces prières ? » (p. 157). Lucide, l'auteur a soin, en contrepoint, de rappeler le danger du perfectionnisme, recherche idolâtre de l'excellence. Le remède ? La recherche de la gloire et de la louange *de Dieu*, au sein de nos forces et de nos faiblesses, sachant que « Dieu ne s'intéresse pas au cent pour cent » (p. 158-163).

Comment considérer théologiquement le rôle de la prière ? Si Dieu est souverain et omniscient, comment croire qu'elle change les choses ? Carson n'évite pas cette question difficile. Il montre le prix à payer par ceux qui, pour éviter que l'univers ne soit un jouet entre les mains de Dieu, limitent sa totale puissance et souveraineté : ce Dieu n'est plus vraiment digne de confiance (p. 165). Il refuse aussi le psychologisme qui réduit le changement opéré par la prière à la transformation de l'individu qui prie : si cela existe, l'action de la prière va plus loin. Si la Bible nous ordonne et nous presse de prier, nous avons à donner une pleine valeur à la prière, et à réajuster notre théologie jusqu'à intégrer cet enseignement (p. 165-167).

Fidèle à sa pensée, Carson expose ici le « compatibilisme » qui affirme que la souveraineté de Dieu est le fondement et la source d'une responsabilité humaine entière et authentique. Il résume (p. 167-182) l'exposé du compatibilisme déjà présenté dans son ouvrage sur la souffrance (cf. la recension précédente). Puis il l'applique à la prière. Il rappelle l'enseignement de Jésus qui, conscient de la souveraineté de Dieu (Mt 6.8), invite néanmoins à la persévérance dans la prière (Lc 11 et 18). L'exemple même de notre Seigneur, au seuil de sa Passion, trace le chemin : la reconnaissance qu'est venue « l'heure » choisie par Dieu porte la demande au Père d'agir et de « glorifier son Fils ». La souveraineté de Dieu ne stérilise pas la prière, mais la fonde et l'oriente. Car Dieu choisit l'intercession des croyants comme moyen de réaliser ses plans. C'est en tant que moyen choisi par Dieu que la prière « change les choses » ; mais « elle ne rend jamais Dieu contingent. » (p. 187). Cela s'applique même aux textes où Dieu « se repent » d'un jugement annoncé : ce n'est pas qu'il « change d'avis », mais qu'il intègre la prière pour manifester sa grâce et accomplir ses promesses de bénédiction. Mais le rôle de la prière est entier : Carson souligne, lumineusement, les reproches faits aux *faux prophètes* de ne pas se tenir sur la brèche pour intercéder, ce que Dieu attend (Éz 13.5 ; 22.30-31). Il rappelle qu'il y a là un mystère, lié au caractère souverain et personnel de Dieu que nous sommes toujours appelés à considérer conjointement (p. 187). Pédagogiquement, il s'arrête à ces balisages bibliquement étayés. On aurait pu souhaiter quelques formules de synthèse supplémen-

taires, pour pénétrer plus avant le mystère : le principe général que Dieu, dans l'élaboration de ses plans, intègre les moyens permettant de réaliser les fins qu'il fixe – la prière faisant partie de ces moyens. Précieuse, aussi, est la notion de partenariat : si Dieu intègre notre intervention dans ses plans, c'est par grâce, parce qu'il nous veut « ouvriers avec lui » (1 Co 3.9). La notion du « repentir » de Dieu induit aussi le principe d'une succession – souverainement maîtrisée – en Dieu : dans le déroulement de son plan, la phase du jugement existe, méritée, au vu de la situation qui précède l'intercession ; lorsque intervient la prière, elle apporte un élément nouveau, qui modifie la situation, et permet le changement radical d'attitude que Dieu s'était fixé comme fin. La notion de partenariat éclaire aussi la délicate question de ce qui se passe « si je ne prie pas » : l'effet principal est que je ne participe pas à l'œuvre que Dieu fait, alors qu'il me voudrait partenaire ; comme ce partenariat intègre souvent de multiples intervenants, pareillement conviés par grâce, il n'est pas certain que mon absence soit le signe d'un jugement de Dieu « contre ceux pour lesquels j'aurais dû intercéder » (Carson, p. 188) – bien qu'il ne faille pas l'exclure entièrement...

Les trois derniers chapitres développent ce que signifie prier le Dieu souverain. La prière de Paul en faveur des Éphésiens s'appuie sur le dessein majestueux de Dieu (Ép 1.3-14) pour demander avec joie, confiance et ferveur, son action dans leur vie, parce qu'ils sont inclus dans ce dessein (Ép 1.15-18). Cette souveraineté fait tout converger vers le Christ, ressuscité et exalté (Ép 1.19-23) : c'est « en lui » qu'est donc « ma destination, ma véritable place, à cause du grand amour de Dieu pour moi » (p. 204)... Carson trouve, ici, des paroles sublimes : « Tous nos jours – notre santé, nos maladies, nos joies, nos victoires, nos larmes, toutes les réponses à nos prières – tombent sous la souveraineté de celui qui porte un visage d'homme, un visage sur lequel se dessine l'ombre d'une couronne d'épines. » (p. 204). La souveraineté de Dieu oriente – et réforme – nos prières pour la puissance (ch. 11) : c'est la puissance du « renouvellement intérieur » (Ép 3.14-21) et non une puissance pour asseoir une position personnelle (p. 210). Carson illustre admirablement le lien que Paul établit entre ce renouvellement et l'habitation du Christ : habiter une maison, c'est lui donner un caractère (p. 211-212)... d'où la magnifique prière : « Que mon cœur, encore plus consciemment, pour toujours devienne un foyer pour Toi. » (p. 213).

Mais la souveraineté de Dieu se manifeste aussi par des prières qui ne reçoivent pas l'exaucement attendu. L'apôtre Paul en a fait l'expérience et l'Écriture nous le rapporte pour notre enseignement (Rm 15.14-33). Ce texte remarquable montre d'abord l'implication qui est attendue des chrétiens dans la prière : elle

est un « combat » (Rm 15.30). Carson retient de la notion que « la véritable prière comporte une part de discipline, de travail, de lutte contre les puissances des ténèbres » (p. 241). Il invite, dans la ligne de Paul, à soutenir de cette façon le ministère actuel de l'Évangile (p. 247-250). Dans le sillage de l'apôtre, il invite aussi à une prière portée par une vision dynamique et visionnaire de l'œuvre de Dieu, en ses diverses phases (p. 250-253). Mais il souligne, au vu de l'expérience de l'apôtre, que certaines de nos prières ne recevront pas l'exaucement que nous avons escompté. C'est ce qui protège la « vraie piété » (p. 255). La prière n'est pas un acte magique, ni Dieu un génie extraordinairement puissant que l'on actionnerait par elle. Dans sa souveraineté, Dieu nous répond en liberté. Il s'intéresse davantage à nous-mêmes qu'à nos prières, et peut avoir de multiples visées pour nous. L'expérience de l'apôtre est là pour nous l'apprendre. Carson en tire un appel à l'humilité : la cohérence de la Bible ne signifie pas que nous comprenions tout, mais elle ressemble plutôt à « un puzzle dont le constructeur a garanti que toutes les pièces provenaient de la même image, même si, pour diverses raisons, il ne nous les a pas toutes livrées. » (p. 236).

Humilité, oui ! Mais dans la sérénité. C'est la note finale de l'ouvrage, qui se conclut par une prière de toute beauté et simplicité, qui confie au Seigneur les suites de ce qui a été écrit dans la vie de chaque lecteur (p. 257-258). Puisse cette prière être exaucée, abondamment !

\*\*\*\*

Donald A. CARSON, *Jusques à quand ?, réflexions sur le mal et la souffrance*, coll. « Sel & Lumière », Cléon d'Andran, Excelsis, 2005, 318 p.

Qu'attendre de la rencontre entre un théologien de la carrure de Donald Carson et un sujet aussi universel et difficile que celui du mal et de la souffrance ? Rien de moins qu'une synthèse large, englobante, bibliquement fondée, qui ne cède à aucune facilité simplificatrice et affronte avec courage les questions les plus délicates. Mission impossible ? Mission réalisée ! Avec, en prime, un souci pastoral et pédagogique remarquables.

Quinze ans après sa parution en anglais, l'ouvrage est disponible en français. L'éditeur a choisi un format compact. Qu'on ne s'y trompe pas, c'est une mine ! Théologiens aguerris, pasteurs, fidèles soucieux de penser bibliquement leur vie, y trouveront de quoi réfléchir, structurer leur pensée, s'approfondir dans la foi. À une condition, toutefois : accepter la pédagogie progressive d'un ouvrage qui

ne déploie son plein sens qu'une fois lu en entier. Car, malgré sa division en chapitres qui déclinent différents aspects de la souffrance, ce livre est un « puzzle » qui se construit par touches successives, comme un tout organique.

Le but que poursuit l'auteur est clairement annoncé : faire œuvre de prévention, en donnant aux croyants un « système de croyance aussi stable que possible » (p. 20). Car, lorsque surgit la souffrance, elle peut tout ébranler si les bases ne sont pas assurées. Mais attention à forger ces repères en respectant l'équilibre de la Bible ! Si elle offre des certitudes, elle respecte le mystère : « Un christianisme qui n'est fait que de certitudes devient vite arrogant et rigide. [...] il laisse le chrétien à la merci du doute le plus atroce, le jour où les vicissitudes de la vie renversent tous ses piliers. [...] Inversement, un christianisme qui n'est fait que de mystère n'offre aucune certitude à proclamer et la foi se confond alors avec une crédulité aveugle. » (p. 28). C'est donc à une synthèse exigeante et mature que nous invite l'auteur, qui convoque au débat, dès les premières pages, les cas les plus difficiles.

Baliser une route, c'est aussi repérer impasses et fausses pistes. En quelques pages, Carson s'y emploie, en examinant propositions non chrétiennes et « semi bibliques » (p. 29-41). Ainsi s'engage le débat avec l'athéisme, le déisme, les théologies de la limitation de Dieu et de l'absolutisation de la liberté : discussions de repérages, dont les conclusions indiquent les enjeux pour la foi. Ces premiers jalons seront prolongés, au fil de l'ouvrage, en une alternative biblique constructive.

Dans une longue deuxième partie (p. 43-239), Carson élabore, l'une après l'autre, « quelques pièces du puzzle ». Il pose d'abord le cadre de pensée biblique global de la souffrance comme conséquence du mal (ch. 3). Puis il s'arrête à différentes formes de souffrance : maux sociaux, guerres, pauvreté, catastrophes naturelles (ch. 4), souffrance du peuple de Dieu (ch. 5), malédictions, guerres saintes et enfer (ch. 6), maladie, mort, deuil (ch. 7). Enfin, il complète le tableau par trois nouvelles prises de vue : la souffrance y est abordée selon un axe temporel (l'histoire biblique n'a pas dit son dernier mot, ch. 8), dans ses résonances personnelles (analyse du livre de Job, ch. 9), et dans son retentissement en Dieu lui-même (ch. 10).

On est frappé, sur l'ensemble de ces chapitres, par la somme des qualités qui caractérisent le propos. Le professeur apporte netteté, concision, capacité à aller à l'essentiel. L'exégète assure un ancrage biblique riche et précis. Le théologien précise et cisèle, parfois met en garde. Le chrétien engagé dans l'Église parsème son propos de remarques utiles au peuple de Dieu qui n'est jamais perdu de vue.



L'homme apporte sa sensibilité. Rares sont les auteurs qui unissent avec un tel bonheur toutes ces cordes à leur arc ! Par rapport au thème de la souffrance, cette qualité devient, de surcroît, démonstration : toute approche unilatérale aurait trahi le problème ! Le lecteur, du coup, est obligé lui aussi, de reprendre ses schémas de pensée pour intégrer la complexité.

Complexité, oui ! mais sans en faire le voile d'une pensée trouble qui suggérerait que la clé est dans le non-sens. Les présupposés de Carson sont tout autres ! L'ouvrage est porté par la conviction de la vérité de Dieu et de sa Parole. Sur un sujet aussi difficile, il apporte la démonstration des vertus structurantes d'une intelligence bibliquement fondée et confiante en la vérité. Sensible, Carson ne cède jamais à la sensiblerie pour édulcorer une vérité biblique : « le pire serait de professer un christianisme semi biblique » (p. 127, à propos de l'enfer). Conscient des excès possibles dans certaines lectures rétrospectives de la providence, il avertit du piège inverse, lorsqu'il « n'y a plus de place pour Dieu dans nos pensées rationnelles » (p. 120). Lorsque nos sentiments se trouvent trop décalés par rapport à l'Écriture, il nous demande d'« avoir le courage de nous demander si notre sensibilité morale n'a pas été faussée, déviée en quelque sorte » (p. 115). Et il enfonce le clou : ne nous arrive-t-il pas de manifester, dans notre manière de raisonner, « une haute opinion de l'homme et une piètre opinion de Dieu ? » (p. 116). Utile aussi, est le questionnement bien piquant de l'engouement contemporain pour l'ambiguïté, et de l'association trop souvent faite entre « réponses nettes » et « immaturité » (p. 213, à propos du rétablissement de Job).

L'approche des différentes formes de souffrance met en lumière les différentes facettes de l'enseignement biblique les concernant. En quelques pages rapides, des repères de théologie biblique sont donnés pour chacune. Généralement, la diversité des éclairages bibliques est bien relevée, et elle montre que l'Écriture elle-même nous invite à une réflexion fine sur la souffrance. L'État est décrit comme institution voulue par Dieu (mais pourquoi dire p. 59 qu'il est « le représentant de Dieu lui-même » ?) ; mais comme capable, aussi, de violence institutionnelle (avec la précision, fine, que ses péchés peuvent venir de qui est omis comme de ce qui est commis, p. 62). La pauvreté, aussi, est décrite sous différentes facettes, Carson en repérant six types bibliques différents (p. 65-76). La souffrance du peuple de Dieu tient tout un chapitre, remarquable de souci pastoral : l'auteur y invite à respecter l'ambiguïté biblique qui ne permet pas d'attribuer unilatéralement une souffrance à Dieu ou à Satan, mais il donne aussi des clés pratiques à mettre en œuvre au sein de cette ambiguïté (p. 84-86) ; les notions de discipline et d'approfondissement sont bien valorisées, de même que

l'importance de développer une foi qui coûte (Carson applique ce dernier point à l'éducation familiale comme à la vie d'Église, p. 104). Le chapitre sur la maladie, la mort et le deuil, présente les mêmes qualités, avec le souci de donner un cadre de pensée biblique approprié *avant* que l'on ne soit touché par ces réalités. Carson souligne la diversité des raisons bibliques pour lesquelles Dieu peut les permettre, afin d'éviter que l'on ajoute à la détresse de ceux qui les connaissent, en invoquant une faute ou un manque de foi. Il entre en dialogue respectueux avec J. Wimber auquel il reproche, malgré une compréhension « bibliquement irréprochable » du Royaume, de définir « une théologie de la guérison et de la puissance sans une théologie de la souffrance » (p. 147-152). Les pages sur le réconfort de Dieu sont absolument bienfaisantes, et s'ouvrent par une belle notation : se tourner vers Dieu pour être consolé « n'est pas un signe d'immaturité, mais de filiation » (p. 152).

Les limites de ces chapitres résident dans leur traitement de la guerre et des catastrophes naturelles. Le traitement est étonnamment court (quatre pages au chapitre 4, à peine plus au chapitre 6). Les formules y sont abruptes, la thèse principale étant qu'il n'y a pas de « problème » de la guerre pour la Bible, mais que ce problème est celui du lecteur (p. 76, 114). Certes, l'auteur a raison de bousculer une certaine sensiblerie qui refuserait toute légitimité aux « guerres de l'Éternel » lorsqu'elles sont présentées comme l'exercice de son jugement sur les nations. Mais est-ce là le seul regard biblique sur la guerre ? Bien d'autres textes pouvaient être versés au dossier, qui soulignent « le mal de la guerre », lieu de tous les débordements de la méchanceté humaine : le tour d'horizon d'Amos, reprochant aux nations leurs crimes de guerre (Am 1), la condamnation des guerriers chaldéens dont la force est leur dieu (Ha 1.11), celle de l'Assyrien « qui ne songe qu'à détruire » (És 10.5-16), celle d'Édom complice des étrangers qui pillaient Jérusalem (Abdias 9-11). Les effets terribles de la guerre sont décrits, leur horreur est dite comme telle, même lorsqu'on y reconnaît un jugement de Dieu (Lamentations de Jérémie). Même sous la souveraineté de Dieu, la guerre reste son « œuvre étrange » (És 28.21). Et l'eschatologie, qui célèbre la libération qu'apportera, enfin, la suppression de toute arme, ne dit-elle pas, en négatif, tout le « mal de la guerre » (És 2.4) ? Il est donc théologiquement très réducteur d'affirmer que l'Ancien Testament « estime simplement qu'elles [les guerres] servent à régler certaines formes de conflits » (p. 76), ou que l'eschatologie biblique montre que les guerres « n'étaient pas considérées comme une chose neutre » (p. 117) : il faut dire et analyser, bibliquement, le mal et le malheur de la guerre, tant dans ses motifs que dans ses effets.

Et le mystère demeure, du « pourquoi » de telle ou telle nation, ou personne, frappée par la guerre ou par une catastrophe naturelle : les distinctions faites pour la souffrance individuelle doivent s'appliquer ici, également. S'il est juste de dire que les catastrophes naturelles ont pour fonction de devenir des « mégaphones » (p. 79), le choix fait par Jésus d'interpeller les vivants (Lc 13.3,5) n'autorise pas à éliminer le mystère du malheur qui atteint ou épargne l'un plutôt que l'autre. Trop soucieux de théodicée, Carson manque ici d'apporter les nuances qu'il développe si remarquablement ailleurs.

Il semble que l'absence d'une catégorie biblique pour décrire le monde de la chute se fait ici sentir : Carson donne peu de poids au fait que le monde d'après la chute a été soumis à la « vanité » (Ecclésiaste, repris par Rm 8.20). Certes, il souligne la disproportion de la souffrance par rapport au mal commis (p. 167). Mais la « vanité » n'entre pas comme catégorie à part entière de la grille de lecture du monde de la chute (ch. 3). Elle est pourtant une disposition de Dieu à l'égard du monde déchu (Rm 8.20), dont l'un des motifs est probablement de manifester l'échec du mal à surmonter le désordre qu'il a créé : seule la rédemption pourra le faire. La conséquence est la subsistance de segments de non-sens à l'intérieur des lignes que Dieu trace dans sa providence et ses desseins. Bien des aspects les plus douloureux de la souffrance se lient à ces réalités.

Malgré l'irruption du Royaume, nous vivons dans l'attente du dévoilement et du renouvellement de toute chose (ch. 8). Le blé et l'ivraie grandissent encore ensemble, le mal est irrationnel et disproportionné. Cette situation d'entre-deux ne possède pas sa propre clé : il y faudra l'intervention décisive de Dieu, sous ses deux formes du jugement et de la nouvelle création. Carson souligne, face à la disproportion actuelle du mal et de la souffrance, la finesse du jugement de Dieu qui, selon son omniscience, « tiendra compte de tous les facteurs, jusqu'au moindre » (p. 177), utilisant même sa connaissance moyenne (p. 176), avec des degrés de punition en enfer comme de félicité au ciel. Il invite les chrétiens à se fonder dans une espérance solide et structurante, y compris pour affronter leur propre mort, qu'il résume dans une belle formule à méditer : « Nous passons par la mort et la mort meurt. » (p. 181).

La perspective des fins dernières conduit Carson à affirmer la réalité d'un enfer éternel. Il discute avec les partisans de l'annihilationisme, en particulier sur le problème difficile de la proportionnalité entre un châtement éternel et des péchés temporels. Sa réponse est la continuation du mal en enfer, qui justifie la continuation de la punition de Dieu (p. 122s.). Cette position de l'auteur se heurte à une difficulté : qu'en est-il du triomphe de Dieu sur le mal, si toute une

partie de l'univers persiste dans la révolte, même contenue par le jugement ? Une alternative est de considérer le feu de l'enfer comme la prise de conscience transperçante de la pleine vérité du jugement du Christ (Ph 2.11), dans une existence éternellement figée en cette brûlure. La question de la proportionnalité du jugement n'est pas alors à considérer d'un point de vue quantitatif, en opposant châtement éternel et péché temporel, mais du point de vue de la radicalité du mal (Gn 6.5) : ceux qui auront persisté dans leur rejet de Dieu pendant toute la vie temporelle qui leur a été donnée seront punis dans la même mesure, à l'échelle de l'éternité qui s'ouvre avec le jugement final.

Comment faire face à la souffrance lorsqu'elle nous atteint (ch. 9) ? Carson choisit ici de nous faire cheminer dans la problématique et la démarche du livre de Job. C'est du grand art ! Ce chapitre, à lui seul, vaut bien des commentaires réunis. Carson y montre, sous ses diverses facettes, la richesse magistrale de cette œuvre biblique unique. Il donne, aux endroits décisifs, les clés d'entrée et de compréhension, en dialogue avec les problématiques contemporaines, en résonance avec ce que vivent les croyants qui passent par la souffrance. On hésite à recommander telle ou telle pensée, tant l'ensemble du propos mériterait citation. Mais on sait que la fin du livre est particulièrement délicate à interpréter, quant au sens de la révélation de Dieu, de l'humiliation de Job et de sa restauration : Carson nous y conduit avec un doigté magistral (p. 207-216). Ce chapitre irradie tout l'ouvrage. Et sa question finale mérite de rester gravée en nos pensées : « Notre souffrance comportera parfois une part de mystère. Y aura-t-il aussi une part de foi ? » (p. 216).

Mais la foi, au cœur de la souffrance, n'a de sens que si elle repose sur un Dieu fidèle. La Croix donne le sens et la profondeur de cette fidélité (ch. 10). Elle est d'abord fidélité de Dieu à lui-même, qui y fait triompher à la fois sa justice et son amour. Carson veille, avec opiniâtreté, à unir ces deux termes plutôt qu'à les mettre en tension : Dieu « montre sa justice » (Rm 3.25-26) à la croix, tout en « aimant le monde » (Jn 3.16). Il nous arrive de demander justice dès que nous souffrons, mais la pure justice serait une impasse (p. 219-222) : « Seul le triomphe de la justice *et* de l'amour peut répondre à nos besoins. » (p. 224). Et cela n'est pas une froide abstraction ! Car la Croix manifeste, aussi, un Dieu capable de souffrir, à l'opposé du Dieu impassible des philosophes. Si Dieu ne souffre pas, « pourquoi les écrivains bibliques se sont-ils donné autant de mal pour le dépeindre comme s'il souffrait ? » (p. 227). Par contre, cette affirmation n'autorise pas l'image d'un Dieu dont l'attribut majeur serait la faiblesse : Carson avertit contre ce genre de « picorage » où l'on isole un thème

dans l'Écriture, sans respecter les équilibres bibliques sur le sujet concerné (p. 228-230). Autre précision utile : si le Fils a appris la souffrance en termes humains (p. 229), le Christ crucifié ne porte pas « toutes les souffrances du monde », dans une sorte « d'identification immanente de Dieu à toute souffrance » (p. 231). La souffrance du Christ est unique, elle vise le salut ; Jésus est mort « une fois », il ne meurt plus. On sait gré à Carson de respecter la spécificité d'une incarnation personnelle du Christ (plutôt que d'un incarnationnisme diffus et mystique), et l'orientation juridique et sotériologique des souffrances de la Croix. Ces souffrances, pourtant, ont un impact pour la foi des croyants, elles sont une signature de l'amour de Dieu (un appui que Job n'a jamais connu), ainsi qu'une certitude bienfaisante : Jésus « sait ce que souffrir veut dire » (p. 232). Consolation, mais aussi appel : il nous faut nous préparer à la souffrance en suivant le Christ : « Celui qui les attend les ampute d'une partie de leur pouvoir. » (p. 238).

Au terme de ce parcours, riche en jalons posés, Carson nous convie à un dernier regard, qui prend de la hauteur pour élaborer le cadre général dans lequel penser le problème : comment envisager le mal et la souffrance dans l'univers d'un Dieu bon et souverain ? Question difficile, mais nécessaire à aborder, pour ne pas être totalement déstabilisé lorsque survient la souffrance. Les réponses théologiques divergent, entre celles qui limitent la puissance ou la connaissance de Dieu pour ne pas lui imputer le mal, celles qui absolutisent la liberté humaine, et les affirmations unilatérales de la souveraineté de Dieu. Carson, quant à lui, défend le « compatibilisme », qui affirme la pleine souveraineté de Dieu, fondement et source d'une responsabilité humaine entière et authentique.

Sa position est claire, mais son développement est déroutant de prime abord : en effet, le compatibilisme est traité comme un sujet en soi, indépendamment de la question du mal et de la souffrance. Carson y traite de sujets tout autres : son impact sur la conception de la prière, de l'évangélisation, de la responsabilité (p. 281-290). Pourquoi une telle approche ? C'est, semble-t-il, que l'auteur a voulu imprégner le lecteur de la manière de penser induite par le compatibilisme. On y apprend à penser la souveraineté de Dieu dans la complexité de ses interactions avec le monde, à intégrer les dépassements qu'implique la nature de Dieu à la fois transcendant et personnel, à ouvrir nos synthèses à l'ensemble des données bibliques en respectant leur diversité. Ce faisant, Carson s'oppose efficacement aux théodicées qui limitent la puissance ou la souveraineté de Dieu. Il propose aussi aux croyants une attitude à « habiter » spirituellement, dans l'approche générale de la vie, avant la confrontation exigeante avec la souffrance. La démar-

che est pertinente : elle aurait gagné à être mieux explicitée. Elle pose cependant, quant au fond, une question qui n'est pas abordée : n'y a-t-il pas une spécificité au problème du mal et de la souffrance ? Le mystère de sa relation à la souveraineté de Dieu est-il le même que le rapport de cette souveraineté avec la responsabilité humaine ? On peut arguer que, si du point de vue de l'attitude spirituelle à adopter, il y a similitude, en revanche, il existe une spécificité au mystère unique et déchirant du mal et de sa permission. Un développement à cet endroit, sous forme d'excursus, serait probablement bienvenu.

Ceci dit, la présentation et l'argumentation du compatibilisme sont admirables : un modèle de pédagogie bibliquement fondée, à lire, à méditer ! Plusieurs exemples bibliques, finement commentés, montrent que l'Écriture fonctionne, effectivement, sur ce modèle (p. 250-259). La précision théologique est au rendez-vous : ainsi Carson marque-t-il la limite théologique que Dieu ne peut pas être rendu « absolument contingent » par la liberté humaine, mais qu'il existe une contingence relative assumée lorsqu'il entre en relation avec l'homme (p. 249). L'exigence de cohérence est rappelée, en particulier dans la définition de la liberté humaine, qui ne peut être le « pouvoir absolu des contraires » en face d'un Dieu souverain, mais se définit plus adéquatement dans une perspective volontariste (p. 261s.) – on pourrait ajouter, avec Paul Helm, la notion d'une « liberté de spontanéité » (*The Providence of God*, Leicester, IVP, 1993, p. 67). Le traitement sur la suréminence d'un Dieu à la fois « transcendant » et « personnel » est une clé utile fournie (p. 264), surtout que, dans sa manière de les unir, Carson développe une dialectique constructive entre les deux termes, malgré le mot « tension » qu'il emploie pour dire les deux aspects. Carson rappelle aussi, utilement, l'ouverture nécessaire dans notre élaboration de grilles théologiques (p. 271-276). L'ensemble de son traitement invite à la probité, à la soumission à l'Écriture, y compris dans sa complexité qui est, en fait, sa richesse.

Les dernières pages du livre sont destinées à ceux qui souffrent et à ceux qui cherchent à les accompagner. Plusieurs repères sont donnés, à partir d'exemples bibliques, sur la façon dont la souveraineté de Dieu peut éclairer des situations de souffrance (p. 292-300). Et le dernier chapitre, intitulé « Quelques réflexions pastorales », est un petit bijou en douze réflexions pratiques, illustrant une approche réaliste, solidaire et profondément spirituelle de quelques situations concrètes liées à la souffrance.

On l'aura compris : l'ensemble de l'ouvrage est d'une richesse qui rejaille dans bien des domaines de la vie et de la pensée. Il illustre, tout au long, la

richesse, la sagesse et la pertinence de l'Écriture. C'est la cerise sur le gâteau bien nourrissant de cette réflexion : *l'Écriture* en ressort grandie, pleine de sagesse et digne de confiance, même face aux questions les plus ardues.

Thierry HUSER